

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **88 (2000)**

Heft 1443

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Écoféminisme, perspective d'avenir ?



Qu'est-ce que l'écoféminisme ? A priori, on présume qu'il s'agit d'un amalgame où consciences féministe et écologiste se nourrissent réciproquement, et où le caractère analogue de l'exploitation des femmes et de la nature par l'homme est mis en lumière. Or, plusieurs courants qui se réclament d'une philosophie écoféministe défendent des idées différentes, parfois même antagonistes. Distinguo.

© Interfoto

Andrée-Marie Dussault

L'écoféminisme, depuis quelques décennies, est devenu un mode de pensée et de vie qui fait de plus en plus d'adeptes, notamment en Allemagne, aux États-Unis, au Canada et en Australie. Si ce mouvement d'idées séduit facilement les idéalistes par ses objectifs écologistes et féministes, il est cependant nécessaire de distinguer le bon grain de l'ivraie. Car ce qui est classé sous la rubrique écoféministe par certaines est considéré par d'autres comme n'étant ni féministe, ni écologiste, mais hérétique : c'est le cas de ce qui relève de l'écoféminisme dit psycho-biologisant – qui ne se présente pas forcément sous cette dénomination – dont certaines thèses frisent parfois l'irrationnel, en se référant à un féminin mystifié, à la magie

ou à un nébuleux Néolithique glorifié. Par souci de cohérence autant que de crédibilité, il importe d'être critique face aux courants s'articulant autour de déterminismes biologiques louant les femmes et leurs qualités « innées ». En assimilant les femmes à la nature, l'écoféminisme psycho-biologisant récupère en somme les stéréotypes réducteurs du patriarcat, contre lesquels les féministes se sont longuement battues.

Le bon grain

Il existe cependant un écoféminisme tout autre, qui se défend de tout essentialisme et dont l'Indienne Vandana Shiva et l'Allemande Maria Mies sont les plus éminentes représentantes. Leur écoféminisme s'entend comme une cosmologie qui n'est pas fondée sur des rapports hiérarchiques ou de domination, mais qui reconnaît que la vie dans la nature forme un tout, dont nous faisons partie comme êtres humains, et qui se maintient par

une volonté de coopération, de soins et de respect réciproques. La vision commune de ces deux grandes figures part d'un constat fort simple : le système capitaliste patriarcal, fondé sur les dichotomies fondamentales femme / homme, nature / culture, nature / « Homme », etc. mène à la destruction de la planète. D'après cette théorie, le système actuel s'est construit et se maintient sur la domination des femmes, de la nature, des « étrangers » et de leurs terres. En constatant le caractère analogue de l'exploitation de la nature et de celle des femmes par les hommes, comme le faisait déjà Simone de Beauvoir en 1949 dans *Le deuxième sexe*, elles postulent que les femmes et la nature sont définies par les hommes comme « autres », autres dont ils doivent à tout prix se différencier et se distancier, pour ensuite les subordonner et les maîtriser.

Cette perspective permet de relativiser, voire de re-

mettre en question les appréciations traditionnelles de l'économie ou du développement, par exemple, qui ne considèrent ni les coûts sociaux, ni les coûts écologiques de la croissance économique continue. La prise en compte des coûts physiques liés à la production est pourtant essentielle, notamment parce que les ressources naturelles minérales (dont 80 % sont consommés par 20 % de la population mondiale) ne sont ni illimitées, ni renouvelables. Parallèlement, la culture industrielle détériore progressivement la qualité de l'eau, de l'air et de la nourriture, au Nord comme au Sud, et les guerres pour ces ressources indispensables se manifestent déjà. L'écoféminisme, qui défend à la fois les intérêts complémentaires du féminisme et de l'écologisme, et par ricochet, ceux de l'ensemble de la société, se présente donc comme une alternative d'une lancinante actualité.

La menace toxique

Physicienne, philosophe des sciences et directrice de la Research Foundation for Science, Technology, and Natural Resources Policy, à New Delhi, Vandana Shiva dénonce les risques d'intoxication auxquels sont exposées des populations maintenues dans l'ignorance. L'industrie et l'État sont pointés du doigt comme responsables de catastrophes humaines et écologiques sans précédent. L'Harmattan a traduit son *Écoféminisme*, dont nous publions un extrait¹.

Vandana Shiva

À u début du vingt et unième siècle, il devient évident que nos systèmes scientifiques sont totalement inadéquats pour combattre ou éliminer les risques – présents ou potentiels – auxquels les enfants surtout sont exposés. Chaque catastrophe semble être une expérience, avec des enfants comme cobayes, servant à nous apprendre davantage sur les effets des substances mortelles introduites dans la production industrielle et l'usage quotidien des ménages. Les systèmes patriarcaux voudraient maintenir le silence sur ces substances empoisonnées, mais comme mères, les femmes ne peuvent ignorer les dangers qui menacent leurs enfants. Ce sont eux qui présentent la plus grande sensibilité à la contamination chimique, c'est pourquoi leur mauvaise santé est la manifestation la plus claire de la pollution chimique.

Les femmes en première ligne

Dans les catastrophes de Love Canal (États-Unis) et de Bhopal (Inde), les enfants furent les victimes les plus gravement touchées. Dans les deux cas, ce sont les femmes qui ont continué à résister et qui ont refusé de se taire comme l'auraient souhaité les représentants des entreprises et de l'État. Love Canal était un site où durant des décennies, la Hooker Chemical Company avait déversé ses déchets chimiques, et sur lequel, plus tard, on construisit des logements. Dans les années '70, c'était un quartier résidentiel paisible, habité par des gens de la classe moyenne, ignorant l'existence de déversements toxiques dans le sous-sol de



Déforestation, désertification et sécheresse rendent l'eau pure de moins en moins accessible. Dans les pays du Sud, plus de 30 % des décès sont imputables à la crise de l'eau.

leurs maisons. Maux de têtes, vertiges, nausées et épilepsie n'étaient que quelques-uns des problèmes qui frappèrent celles et ceux qui étaient proches du canal. Étranglements du foie, des reins et du système urinaire se multiplièrent. On observait aussi un taux inquiétant de 56 % de risques d'anomalies à la naissance, y compris des enfants souffrant de surdité et victimes d'un taux exceptionnellement élevé de leucémie et autres cancers. Le nombre de fausses couches dépassait de 75 % le taux normal, et sur quinze grossesses, deux seulement étaient susceptibles d'aboutir à la naissance d'enfants sains. Ce sont les mères des enfants menacés de mort et de maladie qui, les premières, lancèrent l'alarme et maintinrent la question à l'ordre du jour.

Quelques catastrophes plus tard

À Bhopal, en 1984, une fuite de gaz en provenance de l'usine de pesticides de l'Union Carbide entraîna la mort de milliers de gens. Plus nombreux sont ceux qui échappèrent à la mort et qui aujourd'hui, souffrent d'une multitude de maux. Les femmes souffrent en plus de complications gynécologiques et de troubles menstruels. Les dommages causés aux systèmes respiratoire, reproduc-

tif, nerveux, osseux et musculaire, ainsi qu'au système immunitaire des victimes du gaz ont été exposés dans les études épidémiologiques réalisées à ce jour. Le rapport de 1990 du Conseil indien de la recherche médicale² a établi que le taux de mortalité parmi les populations touchées est plus de deux fois supérieur à celui de la population non exposée. Chez les victimes du gaz, on a également montré de manière significative des incidences plus fréquentes d'avortements spontanés, d'enfants morts nés et de décès de nourrissons. (...)

Renverser la tendance

Mettre les femmes et les enfants en avant nécessite avant tout de renverser la logique qui considère les femmes comme subordonnées parce qu'elles donnent la vie, et les hommes supérieurs parce qu'ils la détruisent. Toutes les réalisations passées du patriarcat reposent sur l'aliénation de la vie et ont conduit à l'appauvrissement des femmes, des enfants et de l'environnement. Si nous voulons inverser ce déclin, nous devons valoriser la création de la vie, et non sa destruction, et considérer l'essence de notre humanité dans sa capacité de reconnaître, respecter et protéger le droit à la vie de toutes les espèces vivantes.

1. *Écoféminisme*, de Maria Mies et Vandana Shiva. Éd. L'Harmattan, 1999.
2. *Bhopal Information and Action Group, Voices of Bhopal*, Bhopal, 1990.

Le mythe du développement par le rattrapage

Sociologue et anthropologue, Maria Mies est l'auteur de plusieurs livres influents dont *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*¹. Elle est impliquée dans la lutte contre les effets pervers de la mondialisation et milite contre les modes de procréation artificiels.



En 1996, Rosalie Bertell, présidente de la Commission médicale internationale de Tchernobyl à Toronto, évaluait à 32 millions le nombre de personnes touchées dans le monde, directement ou indirectement, par des radiations suite à la catastrophe nucléaire. Trois millions de personnes vivent encore sur le périmètre pollué en Biélorussie.

Maria Mies

Extrait du livre
Ecoféminisme,
de Maria Mies
et Vandana Shiva,
Éd. L'Harmattan, 1999

Virtuellement, toutes les stratégies de développement sont basées sur l'hypothèse explicite ou implicite que le modèle du « bien vivre » est celui qu'on rencontre dans les sociétés d'abondance du Nord : les États-Unis, l'Europe et le Japon. On répond, en général, à la question de savoir comment les pauvres du Nord, ceux des pays du Sud, ainsi que les paysans et les femmes du monde entier peuvent atteindre ce « bien vivre », par ce que l'on appelle depuis Rostov, la « voie du développement par le rattrapage ». Autrement dit, on peut atteindre ce but en poursuivant la même voie d'industrialisation, de progrès technologique et d'accumulation de capital adoptée par l'Europe, les États-Unis et le Japon. Ces pays, ces classes riches, le sexe dominant – les hommes – les centres urbains

et les styles de vie dominants sont ainsi perçus comme l'utopie réalisée du libéralisme, une utopie qui doit encore être atteinte par ceux qui, apparemment, sont encore à la traîne. [...]

Rattraper quoi ?

Un regard rapide sur l'histoire des pays « sous-développés » et des régions du Sud, mais aussi sur l'Europe de l'Est et l'Allemagne de l'Est d'aujourd'hui, nous enseigne que la voie du développement par le rattrapage est un mythe, elle n'a conduit nulle part à l'objectif désiré. Ce mythe est basé sur une compréhension évolutionniste et linéaire de l'histoire. Dans cette conception de l'histoire, certains ont déjà atteint le sommet de l'évolution. Les hommes en général, et en particulier les hommes blancs, les pays industrialisés,

les citadins. Les « autres » – les femmes, les gens de couleur, les pays « sous-développés », les paysans – atteindront aussi ce sommet avec un peu plus d'effort, d'éducation, de « développement ». On considère le progrès technologique comme la force motrice de ce processus évolutif. On ignore, généralement, que dès le début des années '70, la théorie du développement par rattrapage a été critiquée par un certain nombre d'auteurs. André Gunder Frank, Samir Amin, Johan Galtung, et bien d'autres qui ont montré que la pauvreté des pays sous-développés n'était pas le résultat d'un retard « naturel », mais la conséquence directe du sur-développement des pays industriels riches qui exploitent ce qu'on appelle la périphérie : l'Afrique, l'Amérique du Sud et l'Asie.

1. Mies, M. *Patriarchy and Accumulation on a World Scale : Women in the International Division of Labor*. Zed Books, Londres, 1989.

Néo-colonialisme

Au cours de l'histoire coloniale, qui se poursuit aujourd'hui, ces régions furent progressivement sous-développées et rendues dépendantes de ce qu'on nommait la métropole. La relation entre ces centres surdéveloppés, ou métropoles, et les périphéries sous-développées est une relation coloniale. Aujourd'hui, une relation analogue existe entre l'humain et la nature, entre l'homme et la femme, entre régions urbaines et rurales. Nous les avons appelées les colonies de l'homme blanc. Pour maintenir ces relations colonisatrices, la force et la violence sont toujours essentielles.

Cependant, la stabilisation de ces rapports implique nécessairement le consentement du colonisé sur le plan émotionnel et intellectuel. Cela signifie que non seulement les colonisateurs, mais aussi les colonisés, doivent accepter le style de vie de « ceux qui sont au sommet » comme le seul modèle du bien-vivre. Ce processus d'acceptation des valeurs, du style et du niveau de vie des « dominants » s'accompagne invariablement de la dévaluation de ses propres valeurs : sa propre culture, son propre travail, sa propre technologie, son propre style de vie et souvent aussi, sa propre philosophie de vie et ses propres institutions sociales.

L'autodévaluation des un-e-s au profit des autres

Au début, cette dévaluation est souvent violemment imposée par les colonisateurs. Puis, elle est renforcée par la

propagande, les programmes d'éducation, le changement des lois et la dépendance économique – comme, par exemple, par le piège de la dette. Finalement, cette dévaluation est souvent acceptée et intériorisée par les colonisés comme un état des choses « naturel ». Un des problèmes



L'effet de serre est un phénomène naturel. Or, l'industrie, l'utilisation des fossiles d'énergie et les transports motorisés modifient l'équilibre naturel de l'atmosphère et augmentent l'effet de serre, entraînant un dangereux réchauffement de la planète. L'Europe est censée diminuer ses émissions toxiques de 10 à 15 % d'ici 2010. Les États-Unis quant à eux, refusent de s'engager dans la même voie. Ils revendiquent même une logique marchande où le « droit de polluer » se négocie en dollars.

les plus difficiles pour les colonisés (pays du Sud, femmes, paysans) est de développer leur propre identité après un processus de décolonisation formelle – identité qui ne se baserait plus sur le modèle colonisateur comme image de l'être humain authentique. Memmi² a écrit que pour survivre, les colonisé-e-s doivent opprimer la colonisation. Mais pour pouvoir devenir un être humain authentique, chacun-e doit opprimer intérieurement les colonisé-e-s qu'ils sont devenu-e-s. Cela signifie qu'il faut surmonter la fascination exercée par le colonisateur et son style de vie, et réévaluer ce que chacun-e est et fait.

Pour favoriser l'élimina-

tion des colonisateurs à l'intérieur des colonisé-e-s, il est utile de regarder de plus près le mythe du développement par rattrapage. On peut aisément convenir du fait que les opprimé-e-s idéalisent les oppresseurs consiste en une sorte de loi universelle. Par contre, si nous considérons le prix que la

nature a dû payer pour ce modèle, un prix qui affecte de plus en plus de gens dans les sociétés riches, on peut se demander pourquoi ceux-ci ne remettent pas le mythe en question. Parce que même dans le Nord, le paradigme de la croissance illimitée de la science, de la technologie, des biens et services – du capital – et du PNB, a entraîné une détérioration constante de l'environnement, et par conséquent, de la qualité de vie.

2. Memmi, A. *Portrait du colonisé*. Éd. Payot, Paris, 1973.

Le rapport Lugano

SUSAN GEORGE

Éd. Fayard, Paris 2000

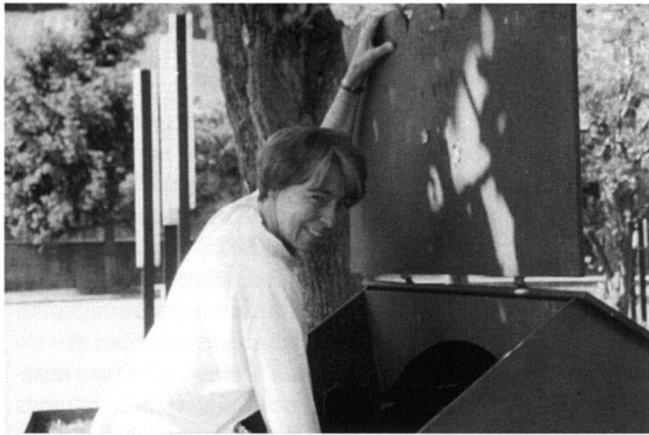
Susan George, Présidente de l'Observatoire de la mondialisation et vice-présidente d'Attac.

Vous avez la chance de pouvoir lire un rapport ultra-sensible fait par des experts et exclusivement destiné à une élite, les grands maîtres du capitalisme. Le sujet : comment accroître encore la concentration des richesses dans leurs mains, c'est-à-dire comment se débarrasser des pauvres, des idéalistes, de ces populations encombrantes qui demandent un partage équitable des ressources de la planète. Susan George présente des stratégies que nous reconnaissons toutes car elles sont déjà à l'œuvre et nous attaquent. Très utiles, par exemple, toutes les idéologies qui attisent les différences, ethniques, sexistes, religieuses, en insistant sur nos « droits », très utiles toutes les grandes maladies qui reviennent en force. Profitables à tous les degrés, les guerres locales qui traînent et tuent... Susan George, en se faisant l'avocate du diable, est si directe qu'elle en devient drôle. À la fin de cet essai, elle explique pourquoi elle a choisi cette technique qui renverse les rôles.

À lire vite avant le sommet mondial Copenhague +5 qui verra en juin l'affrontement de tous les acteurs économiques et sociaux qui seront assez riches pour venir à Genève !

og!
(og!)

Écoféministe au travail



Danièle de Montmollin, Cressier (NE).
Petit contrôle de routine d'un compost implanté sur le domaine public.

Féministe, écologiste et membre de l'exécutif de sa commune de Cressier (Neuchâtel), Danièle de Montmollin est responsable des travaux publics, de la voirie et de l'environnement.

Odile Gordon-Lennox

Femmes en Suisse : Vous êtes bien connue pour votre compétence dans le domaine du recyclage des déchets à l'échelle de la commune. Vous êtes arrivée à faire ressortir le travail caché et bénévole des femmes : ce sont elles surtout qui, à la maison, trient les ordures et les emballages. Est-ce une réflexion féministe qui vous a menée à aborder ce problème sous cet angle ?

Danièle de Montmollin : Au départ, pas uniquement. Je dirais plutôt que c'est la conjonction de mon expérience de terrain, tant privée que professionnelle, et la démarche universitaire qui m'ont permis de jeter un regard plus analytique sur ce que je vivais. Dès le début de mon parcours poli-

tique, je me suis interrogée sur mon rôle de femme qui s'engage, qui prend des décisions, qui refuse d'être la femme alibi. Mon engagement de femme pour les questions de gestion des déchets de proximité s'est développé au long de mes vingt ans d'engagement politique et m'a mise quelque peu en marge de mon groupe politique. Par contre, je m'y suis trouvée soutenue, entourée et encouragée principalement par des femmes. C'est leur présence continue dans les actions de proximité qui m'a amenée à m'interroger sur notre rôle de femme dans la gestion des déchets.



Vous avez aussi posé des questions iconoclastes : « Que deviennent les déchets des déchets, et qui en fin de compte bénéficie des systèmes d'élimination actuels ? Comment évaluer la valeur des déchets ? » Vous parlez du recyclage actuel comme d'une technique qui est là pour « mettre au repos la bonne conscience écologique ». Où trouver

une meilleure approche – écoféministe ? – pour préserver notre environnement et éviter préventivement les dégâts ?

D. de M. : Les travaux de deux chercheuses allemandes, Irmgard Schultz et Monika Weiland, mettent en évidence l'importance du tri à la source. L'industrie du recyclage a renvoyé cette première étape aux ménages, imposant ainsi une nouvelle tâche non rémunérée. Ce tri au quotidien, premier maillon de la chaîne de récupération, profite à l'industrie et se fait probablement au détriment des tentatives visant à diminuer la production des déchets. Les déchets ménagers ne représentent finalement que la face visible des nuisances engendrées par notre manière de vivre. Voici un exemple concret de l'application d'une meilleure approche : la mise sur pied d'une foire aux déchets où les employés de la voirie et de l'administration communale, des bénévoles, la responsable de l'exécutif et les citoyen-ne-s, participent au tri. On apporte ce dont on veut se défaire. Tout est trié. Les objets encore utilisables sont mis à disposition des personnes domiciliées dans la commune. On peut repartir avec un tricycle, un fauteuil, trois assiettes, etc. Café, apéritif et informations sont offerts sur place.

Vous avez dû affronter ce que vous appelez cette « culture unique du masculin public » dans votre carrière politique. Pouvez-vous nous dire si vous voyez les signes d'une évolution vers une culture moins monolithique à mesure que les femmes s'investissent davantage en politique ?

D. de M. : Depuis vingt ans, dans mon village, les choses ont évolué. L'exercice du pou-



voir politique se fait avec plus d'ouverture, de dialogue, de partage des compétences. Néanmoins, nous n'en sommes pas encore à une manière de faire épicienne.

Êtes-vous active au niveau international et suivez-vous de près les mouvements mondiaux de contestation du système actuel de gestion des ressources de la planète ?

D. de M. : Oui, je m'intéresse à ce qui se passe au plan mondial. Je suis abonnée à toute une gamme de journaux alternatifs. Je puise aussi courage et énergie en lisant ce que d'autres, des femmes en particulier, sont capables de faire, sans autre moyen que leurs mains, leur corps et leur volonté. La solidarité, la sororité ne sont pas de vains mots quand il s'agit de lutter pour préserver notre environnement. Les mouvements citoyens qui se mobilisent actuellement sont pour moi source d'espoir. Je participe à la Marche mondiale des femmes, je récolte des signatures.

Conseil pratique donné par Danièle de Montmollin pour préparer un terrain à l'ensemencement, sans désherber ni labourer : se procurer un ou plusieurs cochons laineux. Le cochon débarrassera le terrain de ses herbes et plantes et le labourera sur une profondeur de 20 cm. Il suffira de ratisser un peu le terrain et il sera prêt. Les cochons sont affectueux.

Les Terres de femmes, ou l'écoféminisme en pratique

Sylvie Rochat

Si vous n'avez jamais entendu parler des Terres de femmes, ce n'est pas étonnant! En effet, les femmes qui sont à l'origine de ces communautés, souvent des féministes lesbiennes, font peu de bruit puisque, en créant ces espaces protégés, elles tentent de se soustraire au monde patriarcal et à ses valeurs de domination sur les femmes et la nature. Les Terres de femmes fleurissent essentiellement en Amérique du Nord (États-Unis et Canada), mais également, à moindre échelle, en Europe. Au contraire des communautés urbaines dans lesquelles le point de ralliement est avant tout identitaire, les Terres de femmes sont essentiellement des unités territoriales, c'est-à-dire que le choix, la possession et la relation entretenue avec le terrain importent encore plus que l'adhésion au féminisme. Cette volonté de retrouver un mode de vie plus proche de la nature se manifeste quotidiennement dans la vie sur une Terre de femmes : ainsi, par exemple, on y construit son propre logement (tipi, cabane en briques naturelles, etc.) ou on le rénove soi-même; on cultive ses propres produits; on se chauffe au feu de bois; et ainsi de suite. Le but poursuivi étant, *in fine*, l'autarcie totale par rapport au monde extérieur et la vénération de la Terre nourricière. ☺

Recette de Tanzanie, Afrique de l'Est (p. 109)

Épinards au lait de coco

(proportions pour 4 personnes)

- ⊙ 1 kg épinards hachés
- ⊙ 1 oignon finement haché
- ⊙ 2,5 dl de lait de coco
- ⊙ 200 gr de tomates concassées
- ⊙ 1 cuillerée à café de poudre de curry
- ⊙ sel

- ★ Mettre l'oignon et les tomates dans une casserole et porter à ébullition.
 - ★ Cuire 5 minutes.
 - ★ Ajouter les épinards et le lait de coco, puis le curry.
 - ★ Porter à ébullition puis laisser frémir pendant 10 à 15 minutes en remuant jusqu'à ce que les ingrédients soient cuits.
- Servir en accompagnement d'autres plats ou avec du riz.



Cuisiner correct ou non

L'Union européenne se fait fort d'imposer un « principe de précaution » pour les cultures d'organismes génétiquement modifiés (OGM); le problème, c'est que personne ne sait vraiment ce que cela signifie. La seule vraie précaution, pour certain-e-s, c'est de se passer des produits de cette industrie, à l'instar des anti-nucléaires qui répondent à ses promoteurs que la seule précaution est de s'en passer.

Marianne Enckell

Pour se passer des OGM, on peut commencer par manger autrement : ça ne suffit pas, bien sûr, mais ça nourrit notre corps et notre esprit. Le recueil de recettes de cuisine¹ que viennent de publier en français Helvetas et les Éditions d'en bas, associées à des éditeurs d'autres langues, se veut matière à vivre et à réfléchir autrement. Il a donc plusieurs dimensions. Il propose

d'abord des saveurs inattendues, des combinaisons goûteuses, des découvertes curieuses à partir d'ingrédients simples. Soupe aux trois rouges (tomate, carotte, orange), pommes de terre aux deux jaunes (citron et safran), assaisonnements au curry, au curcuma, au piment, toutes les couleurs du soleil !

Manger végétarien n'est donc pas triste, voici un deuxième élément apporté par l'autrice. Les arguments en faveur du végétarisme sont multiples : rien de dogmatique ici. Troth Wells propose de faire vite et mieux que des hamburgers dégelés. Parce que c'est bon et sain, et cohérent si l'on se soucie de l'avenir de l'alimentation dans le monde – troisième point fort.

Informé sur les OGM

Dans son introduction, Troth Wells explique de manière simple et claire comment se fait la modification génétique des organismes, les risques que cela représente pour vous et moi et les profits qu'en tirent les entreprises. Elle montre le gaspillage de ressources que représente l'ali-

mentation des animaux en élevage intensif et comment équilibrer un régime végétarien. Mais elle sait aussi dire les secrets des légumes : se régaler de crudités sur une terrasse au Maroc, elle voit au loin les hectares de serres où ces mêmes tomates poussent sur de la laine de roche, contrôlées par ordinateur.

Pour être rapides et faciles, ces recettes recourent passablement aux boîtes de conserve – mais qui de nous ne le fait pas. On y trouve aussi beaucoup de maïs, emblème des cultures OGM, et de tomates, emblème des cultures hors sol. Tout cela requiert donc une attention particulière, pas tellement au dépeçage des pots de yogourt avant poubelle qu'aux étiquetages, aux sources d'approvisionnement, aux légumes de saison. Ce qu'a récolté et que publie Troth Wells n'est pas toujours incontestable; mais elle offre un beau cadeau aux cultures culinaires du Sud et pimente nos aventures au (super)marché. ☺

1. Troth Wells, *Recettes du Sud, une cuisine végétarienne rapide et facile*. Lausanne, Helvetas et Éditions d'en bas, 2000, 176 p.